Le Numero : 15 cent. à Paris, 20 cent. dans les Départements.

LE FIGARO

27e Année. 3e Série. Numéro 263

Mardi 20 Septembre 1881.

SOMMAIRE

La Teppe : *Ph. de Grandlieu.*
Echos de Paris : *Le Masque de Fer.*
Figaro a Carlsruhe : *Pierre Giffard.*
Carnet d'un Mondain : *Etincelle.*
Paris au Jour le Jour : *Jehan Valter.*
Nouvelles Diverses : *Jean de Paris.*
Télégrammes et Correspondances : *Argus.*
Boite aux Lettres.
La Bourse : *La Banque Parisienne.*
Courrier des Théatres : *Jules Prevel.*
Sport : *Robert Milton.*
Feuilleton : La Buveuse de Perles : *Mario Uchard.*

FRANCIS MAGNARD
Rédacteur en chef

A. PÉRIVIER
Secrétaire de la Rédaction

RÉDACTION
De midi à minuit, rue Drouot, 23

Les manuscrits ne sont pas rendus

BUREAUX
26, rue Drouot, 26

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

FERNAND DE RODAYS
Administrateur

ABONNEMENTS
Départements : *Trois mois* ..... 19 fr. 50
Paris : *Trois mois* ..... 16 fr.

ANNONCES ET RÉCLAMES
Dollingen fils, Serou et Cie, passage des Princes
et a l'Administration

LA TEPPE

Tain (Drôme), 18 septembre.

On prête à nos gouvernants le projet, bien digne d'eux, de confisquer, d'une manière hypocrite et détournée, tous les biens des congrégations religieuses, même de celles qui ont reçu l'autorisation de l'Etat et qui sont investies de la reconnaissance légale. Ce sera l'œuvre de la nouvelle Chambre, de celle que M. Gambetta appelle « réformatrice, » parce qu'il combine de bouleverser avec elle les restes de l'organisation sociale dont la France vit depuis trois quarts de siècle.

Eh bien, je viens dénoncer à nos maîtres un bien religieux qu'ils ne connaissent probablement pas, et qui contient de vastes bâtiments au milieu d'un parc et de nombreux hectares, au pied des montagnes, au bord d'un grand fleuve, dans un cadre lumineux et une admirable situation. Quelle découverte et quelle proie !

Quand on descend le Rhône de Lyon à Valence, on salue sur la rive gauche, dans le coude majestueux que décrit le fleuve entre le vieux château de Tournon et la riante petite ville de Tain, on salue le côteau célèbre de l'*Ermitage*, dont les 140 hectares, attaqués par le phylloxera, menacent, hélas ! de ne plus soutenir bientôt leur réputation glorieuse.

C'est là, au pied de ces collines empourprées et à quelques pas des flots rapides, à l'extrémité d'une large et magnifique avenue, que s'étend la *Teppe*, asile inconnu de la foule, caché dans le feuillage, et dont il ne faut pas même demander le nom aux *Guides* les plus minutieux, car on en fait aucune mention, et le touriste qu'entraîne le railway, en apercevant à travers les arbres ces constructions immenses, ne soupçonne pas qu'il y a là, dans ce coin paisible et recueilli, l'une des plus belles créations de l'esprit chrétien et l'une des œuvres les plus sublimes de la charité dans le monde.

C'est donc une révélation que je viens faire, et puisque la République est en quête de biens d'Eglise, je m'empresse de lui signaler celui-là comme particulièrement digne de son attention.

***

Qu'est-ce que la Teppe, et que se cache-t-il sous ce nom pittoresque et original ?

Avant de le dire, il me faut parler d'un homme de cœur et de foi, d'un véritable héros, et raconter une de ces légendes de famille, perpétuées à travers les âges, qui font partie de l'histoire même de nos vieilles provinces.

M. de Larnage avait reçu, à seize ans, de son père mourant, l'héritage — non pas précisément d'un secret, mais d'une œuvre traditionnelle pour le traitement et la guérison de l'épilepsie. Depuis trois siècles, en effet, un remède spécial et souvent victorieux était ainsi distribué dans sa famille, et c'est par centaines que les infortunés atteints de ce mal affreux, venaient chaque année chercher le remède bienfaisant sous le toit que les générations avaient appris à bénir.

Ce remède extraordinaire est fait avec une plante, le *Gallium*, qui croît sur le côteau de l'Ermitage, à côté de la vigne sans rivale qui puise dans le même sol une vitalité si généreuse. — Comment et à quelle époque a-t-on découvert dans le Gallium cette propriété puissante et singulière ? Nul ne le sait. Pourquoi cette plante, d'ailleurs très commune, n'a-t-elle de vertu médicale que sur le coteau de l'Ermitage ? Autre mystère, qu'aucune recherche n'a pu encore éclaircir. Bien des fois on a tenté de la cultiver ailleurs dans le même but, mais aussitôt elle a perdu sa valeur secrète et particulière. — Pendant l'émigration, Mme de Larnage essaya de continuer l'œuvre de ses pères, et fit planter du Gallium dans une position analogue à celle de l'Ermitage. La plante poussa, mais le remède cessa d'être efficace, comme ces diamants qui ne brillent que sous le ciel de leur origine et restent sans feux sous un soleil étranger.

Le remède mystérieux ne se distribuait que deux fois par an, en septembre et en mai, à l'époque de la floraison. Il consiste en une tasse de jus d'herbes, fait à froid, car l'action du feu anéantit toute vertu curative. Environ 800 malades venaient chaque année, aux dates indiquées, c'est-à-dire au printemps et à l'automne, recevoir le précieux remède et rien, paraît-il, n'était à la fois plus triste et plus curieux que ce spectacle. Beaucoup dissimulaient leurs traits et leur condition sociale pour ne révéler à aucun regard le secret de leur malheur. Plusieurs arrivaient avec de déguisements ou des voiles épais, et l'on vit une princesse étrangère, enfermée dans sa voiture aux stores baissés, se faire apporter sur la route la tasse où sa lèvre avide espérait boire la guérison !

au domicile même de M. de Larnage, sous une tente dressée au milieu de la belle terrasse qui domine le Rhône, que le breuvage leur était servi, à quelques pas d'une petite chapelle gothique que le vénérable distributeur avait fait construire tout exprès pour leur permettre d'y remercier Dieu du soulagement donné à leur misère.

En même temps, M. de Larnage avait accepté la charge d'une correspondance énorme ; interrogé de tous les points de la France, il écrivait chaque année des milliers de lettres, (pas moins de douze à quinze par jour), qui allaient porter au loin l'espoir et la consolation. Jusqu'à la fin de sa vie, il tint à écrire toutes ces lettres de sa main, sans le secours d'un secrétaire, d'abord pour mieux garder le secret d'âmes délicates et déchirées, et aussi pour se donner à lui-même la joie pure et intime de faire bénir Dieu. Quel raffinement dans la charité! Et n'y a-t-il pas, dans cet amour touchant et désintéressé du malheur, comme une exaltation de la nature humaine et un reflet même de la bonté divine?

On ne connaît généralement pas le nombre réel des épileptiques, car les victimes de ce mal horrible prennent pour le cacher des précautions qui en dissimulent les ravages. Cependant, ceux qui se sont occupés d'établir cette statistique douloureuse ont constaté que la France seule possède en moyenne 200,000 épileptiques!

Chose étrange! Dans un temps et un pays où l'on s'applique à soulager toutes les souffrances, celle de ces malheureux demeure à peu près seule sans secours. On peut dire que les épileptiques sont les lépreux du dix-neuvième siècle, qui ne fait pas pour eux ce que le moyen âge faisait pour les siens. L'invincible répugnance qu'ils inspirent a triomphé, jusqu'à ces dernières années, du dévouement de la charité, comme elle triomphe encore trop souvent des affections mêmes de la famille. Chez les paysans de nos montagnes, une pieuse tradition protège le crétin au foyer domestique, en le faisant considérer comme une sauvegarde. Mais l'épileptique apparaît, au contraire, comme une malédiction de Dieu, que l'on cherche à écarter. L'entrée même de l'église est refusée à ce pauvre être, dont la présence est partout un danger. Privé de tout ce qui fait la nourriture des âmes, il se lasse bientôt d'aller, en paria, solliciter furtivement les secours religieux aux heures où l'église est vide. Il reste à l'écart de tout, frappé dans son corps, humilié dans son âme, sans protection ni sympathie dans la société, sans foyer et souvent sans Dieu!

M. de Larnage avait sondé cet abîme de misère morale; il avait vu la plupart de ces malheureux lui arriver sombres, le blasphème à la bouche et la haine au cœur. Il se sentit attiré par cette immense infortune ; il l'aima, et dans son désir de la réconcilier avec Dieu, il résolut de se faire son serviteur et son apôtre. « Ce sera là, disait-il aux siens, mon œuvre de la propagation de la foi, et nos missionnaires, qui vont chercher les âmes jusqu'au fond des contrées sauvages, ne savent pas quelles conquêtes ils auraient à faire parmi ces parias de la société moderne! »

Quelques années se passèrent, pendant lesquelles M. de Larnage étudia profondément son dessein. Les difficultés étaient grandes, car il fallait à la fois vaincre de vives répulsions morales et de nombreuses difficultés matérielles. A son foyer même, l'apôtre généreux rencontrait les plus légitimes objections. Il avait six enfants ; ne craignait-il pas de compromettre leur avenir en s'engageant dans une entreprise dont la noblesse ne pouvait dissimuler les côtés aventureux?

Il en était là quand, en 1857, venu à Paris pour y mûrir son projet, il alla visiter Bicêtre et la Salpêtrière, les deux seuls hospices de France où l'on admît les épileptiques. Il les trouva confondus avec les fous, dont la présence excitait leur terreur et exaspérait leur maladie, privés des soins spéciaux et des consolations religieuses que réclamait leur état. Là comme partout, l'abandon était la loi de ces pauvres êtres, et, sous l'influence du désespoir, une triste analogie s'établissait parfois entre leur état mental et celui des compagnons d'infortune auxquels ils étaient rivés!...

Le nom de M. de Larnage et son œuvre étaient connus de quelques-uns d'entre eux. Quand il entra dans leur salle, ces malheureux se précipitèrent autour de lui. « Monsieur de Larnage, s'écriaient-ils, faites quelque chose pour nous! Nous sommes des damnés, retirez-nous de cet enfer!... »

Et sur quelques mots du visiteur, laissant entrevoir la pensée de les secourir, ils se jetèrent à ses pieds avec une exaltation farouche, embrassant ses genoux, s'attachant à ses vêtements, et répétant avec désespoir : Sauvez-nous! sauvez-nous!

Ne dirait-on pas une scène lugubre empruntée aux visions du Dante?

M. de Larnage revint bouleversé de ce lieu de désolation. Mais la pensée qu'il nourrissait en sortit plus vivante et plus irrésistible: et quelques jours après, assistant à une prédication du P. Gratry, il fut saisi de ces paroles de l'orateur, qui résonnèrent à son oreille comme la voix décisive d'en haut: « Ouvrez vos » âmes à la compassion, à la miséri- » corde, à la pitié, à l'amour! Aimez beau- » coup et donnez hardiment, follement... » Dans un temps où le culte de Mam- » mon est le dissolvant des sociétés » chrétiennes, il faut, pour les sauver, un » effort vigoureux de l'esprit de charité!.. » Supposez qu'une âme prenne ici quel- » que résolution vaillante ; ne craignez » rien pour cette âme : Dieu veillera à » tous ses besoins et il aura d'elle un » soin paternel! »

C'était fini; le ciel avait parlé, M. de Larnage revint à Tain et, dès son arrivée, apprit la mise en vente de la propriété de la Teppe, située à deux kilomètres de la ville. Il y avait là une habitation sans élégance, mais très vaste, des dépendances que l'on pouvait aisément approprier à une destination nouvelle, un immense jardin planté d'arbres séculaires et une ferme.

jugea merveilleusement propre à sc dessein et l'acheta sans hésiter.

C'était au printemps de 1857: l'œuv était fondée, et dès lors le donateu ayant autour de lui des cœurs à la ha teur du sien, trouva dans son éminen compagne comme dans tous les membr de sa famille les plus actifs et les pl fermes auxiliaires.

Au 1er janvier 1858, la Teppe av 9 pensionnaires; l'année suivante, 7 Elle en compte aujourd'hui près de 40 et un aussi rapide succès est la meilleu justification de son hardi fondateur.

L'établissement a été remis par lui l'Institut de Saint-Vincent-de-Paul. L familles passent et meurent. Un ord religieux pouvait seul garantir à l'œuv la durée avec tous les développemen nécessaires.

Ce sont des Sœurs qui administrent vaste maison avec un ordre, une grâ et un dévouement incomparables. To est souriant et gai dans cet asile de souffrance, et rien ne saurait dire l'a mosphère de tendresse, ou plutôt le pa fum qu'on y respire. Jamais le souffle l'esprit chrétien n'a animé plus bel œuvre, et celle-là est unique au mond

Depuis que Saint-Vincent de Paul rige la Teppe, les bâtiments ont pris u extension immense. Les malades so divisés par sexe d'abord, ensuite p quartiers, installés partout avec confort, j'allais dire un luxe que je n vu nulle part ailleurs. A parcourir l salons, ornés de plantes et de table à voir les pianos chargés de musiq nouvelle, les tables de jeu garnies dominos ou d'échiquiers; les livres les journaux disséminés sur les sièg les escaliers décorés de tapis, on croirait bien plutôt dans quelque ch teau que dans un hôpital. Il y a mêr un théâtre, avec un excellent orches t dont les pensionnaires du lieu fourn sent tous les éléments, et il est sa exemple qu'une crise ait éclaté penda les représentations.

Aucun des pensionnaires n'est con sous son nom de famille. On ne les a pelle que par leur prénom, ménageme ingénieux qui sauvegarde toutes les d licatesses et fait passer incognito da cette maison plus d'un fils malheureux nos races bourgeoises au point ques.

On s'occupe sans relâche et de tou les façons des malades, non seulem pour les soigner, mais encore pour les téresser, les distraire et surtout éle leur âme, car l'infortuné frappé de mal a un besoin suprême de consolat et d'espérance que peuvent seules co bler les croyances religieuses.

A côté du travail manuel pour les u il y a le travail intellectuel pour d'aut toujours avec un but et sous une for agréables. Les lettrés ont une acadén et les illettrés des concours variés a des récompenses.

En un mot, ces déshérités du mo trouvent là tout ce qui le charme et l' bellit : les relations, les arts, l'étude charité, faite en même temps que re et, par-dessus tout, ce que le monde, a ses luttes, ses jalousies et ses déflar est impuissant à donner, cette uni cette paix, qui fait de tant d'âmes épu vées comme une seule âme confiant tranquille.

Tous n'arrivent pas avec ces dispositions morales. Beaucoup apportent avec eux la révolte et le désespoir, mais tous sont bientôt assouplis, subjugués, désarmés. Les natures les plus rebelles se fondent et la croix, dans les mains d'une femme, a bientôt raison des plus farouches.

Il s'exhale de cet asile tant de charme inexprimable que des guéris y restent par préférence. J'en ai vu qui, délivrés de leur mal depuis des années, demeurent là par goût, au milieu de leurs anciens compagnons d'infortune devenus pour eux une famille. Ils ont là un foyer, des affections, comme une seconde patrie, avec les horizons du ciel ouverts devant ceux qui ont perdu les horizons de la terre !

***

Telle est cette maison de la Teppe, unique, je le répète, au monde, sanctuaire de douleur adoucie et consolée, où la foi radieuse faisait pousser naguère à un malade ce cri de reconnaissance : « Nous avons trouvé ici le Dieu des Epileptiques ! »

M. de Larnage a survécu douze ans à la fondation de son œuvre, demeurée jusqu'au bout la grande préoccupation de sa vie. On peut dire qu'il avait deux familles, confondues dans un même amour : celle du sang et celle de ses chers malades. — En mourant, il leur a légué son cœur, qui repose dans la chapelle de l'asile, en un coin modeste et sans inscription fastueuse.

Dans le salon principal, son portrait sourit encore à ceux « qu'il a tant aimés, » et on croit le revoir avec son bon regard et sa haute taille légèrement inclinée, comme par l'habitude de se pencher vers les déshérités et les humbles.

Voilà l'œuvre, Républicains du jour ; vous n'en ferez jamais une semblable ! — Vous barbouillez la fraternité sur les murs, mais le Christianisme seul en fait une réalité vivante et féconde, et ce n'est pas vous qui le remplacerez jamais près de la détresse et de la douleur !

Et maintenant, confisquez, si vous l'osez ! Chassez de leur maison ces Lazaristes et ces filles de charité ! Volez leur domaine et jetez sur le grand chemin les quatre cents malheureux que soigne et console leur dévouement sublime !

Je vous en défie !

Ph. de Grandlieu.